

**« WARUM EINFACH MACHEN? » OU :  
LA COMPLEXITÉ, UNE SIMPLE NÉCESSITÉ**

**Philip Riley**

Professeur émérite, ATILF équipe Crapel,  
CNRS & Université de Lorraine

**Mots-clés**

Fait moderne – fait aristotélicien – complexité – physiognomie – phrénologie – styles d'apprentissage

**Keywords**

Modern fact – Aristotelian fact – complexity – physiognomy – phrenology – learning styles

**Résumé**

Partant d'une brève introduction consacrée à l'émergence de la notion du *fait* dans l'ère moderne (Poovey, 1998) et à l'inévitabilité épistémologique de la complexité dans toute approche de la connaissance qui ne relève pas de la révélation (Burke, 2000), cet article passe en revue trois projets « psychologisants » qui ont tenté de représenter et d'expliquer les rapports entre cognition, personnalité et langage : la physiognomie, la phrénologie et les styles d'apprentissage. Dans chaque cas, la discipline en question a suivi le même trajectoire : de science très respectée, souvent accompagnée par un essor populaire remarquable, à pseudo-savoir trivial et arcane, en passant par un foisonnement conceptuel et terminologique de plus en plus complexes et un élargissement thématique débridé, pour céder finalement à des paradigmes nouveaux perçus comme plus clairs, plus fondés (Kuhn, 1962).

**Abstract**

After a brief introduction concerning the emergence of the concept of the modern *fact* (Poovey, 1998) and the epistemological inevitability of complexity in any approach to knowledge which does not rely on revelation (Burke, 2000), this article proceeds to examine three 'psychological disciplines' which have attempted to model and explain the relationships between cognition, personality and language : physiognomy, phrenology and learning styles. Each of these disciplines has followed the same trajectory, going from being a highly respected science with great popular success, to being considered as a trivial and mysterious pseudo-science, with proliferating and increasingly complex notions and terms and wider and wider areas of interest, until it has to make way for new paradigms which are seen as clearer and sounder. (Kuhn, 1962).

## Introduction

« *Warum einfach machen, wenn's auch kompliziert geht?* » Pourquoi faire simple quand on peut faire complexe ? Telle est la question ironique que se pose le contribuable germanophone confronté à un tas de formulaires et de documents « explicatifs » les uns plus incompréhensibles que les autres, ou le client d'IKEA qui depuis trois heures s'attelle en vain à interpréter une série de diagrammes assortie de la mention « Facile à assembler ». Mon choix d'illustration n'est pas purement gratuit : elle illustre les dangers de la simplification savante – on va y revenir.

Je commencerai cet article par présenter les lignes générales d'une approche adoptée depuis une quinzaine d'années par certains historiens de l'épistémologie scientifique moderne. En gros, et en résumant et anticipant mon argument principal, nous allons voir que le fait moderne est nécessairement complexe et nous pousse inévitablement vers la complexité. Et la complexité risque de s'autopropager, dans une sorte de parthénogénèse conceptuelle, et de nous amener au chaos disciplinaire. Cette thèse sera examinée à la lumière de trois études de cas disciplinaires : la physiognomie<sup>1</sup>, la phrénologie et les styles d'apprentissage. Nous allons constater que l'évolution de chacune de ces disciplines présente une trajectoire semblable mais qu'elles illustrent des étapes différentes dans l'émergence du fait moderne, et que toutes les trois sont victimes de leur propre réussite sociale et de leur complexité excessive. Et pour finir, nous allons nous poser la question, la didactique des langues étrangères peut-elle en tirer quelques leçons ? Après tout, les trois disciplines en question ont tenté de représenter et d'expliquer les rapports entre cognition, personnalité et comportement, et langage, un ensemble notionnel qui délimite de façon assez exhaustive le domaine de la didactique des langues étrangères. Pour éviter toute déception, je vous préviens que ma réponse à cette question sera très, très simple : pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple ? – et que, loin d'être innovatrice, elle date du 13<sup>ème</sup> siècle. Mais évidemment, avant d'en arriver là, en bon chercheur, je vais problématiser la simplicité ... Commençons cette problématisation par la notion du *fait*.

### 1. La notion du *fait* dans l'ère moderne (Poovey, 1998)

Ce qui est difficile à comprendre est perçu comme menaçant, une source de danger. La complexité traduit une volonté de nous manipuler, nous tromper, nous subjuguier, d'où toutes les connotations négatives du mot : ce qui est complexe nous embrouille l'esprit, relève de l'hybridité conceptuelle illégitime, et de l'hubris, à la différence de ce qui est simple, qui est pur, honnête, modeste. La complexité a eu une mauvaise presse, à commencer par les religions qui, de façon unanime, nous

---

1. Ou physiognomie ? Mes dictionnaires donnent les deux, sans indiquer de préférence. Lavater et ses traducteurs emploient les deux. Je choisis la variante qui conserve mieux l'étymologie.

conseillent la simplicité enfantine et l'ignorance et nous interdisent le fruit de l'arbre du savoir, habité par le serpent. Comme le dit le proverbe anglais, « The devil is in the detail ».

Mais toute approche de la connaissance qui ne relève pas de la révélation, c'est-à-dire qui n'est pas une affirmation basée sur une autorité surnaturelle et le plus souvent textuelle, incontestable par définition, doit répondre à l'impératif cognitif d'un va-et-vient entre généralisation – simplification – réductionnisme d'un côté, et complexité – précision – élaboration de l'autre. Induction ou déduction, peu importe, il y a une inévitabilité épistémologique : soit on va vers des catégories hyperonymiques, qui englobent un ensemble (2+) de données ou faits – ce qui est l'origine étymologique même du mot *complexité*,<sup>2</sup> soit on va vers des catégories subordonnées ou analytiques pour produire le même effet, une multiplication du nombre de catégories, données et faits.

En bref, que l'opération conceptuelle soit synthétique ou analytique, l'un de ses effets est toujours la multiplication de termes ou de catégories : et le « pli » dans le mot *multiplication* est identique au « pli » du mot *compliqué*. Je suis conscient que cette approche est rudimentaire et susceptible d'une grande élaboration théorique, mais elle suffit pour le moment pour situer la notion du fait moderne dans son contexte historique et contextuel.

Je vous n'apprends rien en vous disant que le mot *fait* est ambigu :

La première acception du mot, **Fait 1**, c'est le fait divers, le donné, quelque chose qui est arrivé, vraiment, mais qui n'a pas été interprété, catégorisé, pas assimilé à une structure herméneutique : il est simple, c'est-à-dire naïf, même bête, un orphelin épistémologique parce que sans famille et sans relations, et il est SDF parce qu'il n'est pas situé. Il est simple dans un des sens étymologiques originaux du mot, « sans pli » – il n'a aucune variation, aucune structure intérieure, ne contient rien d'autre. Et le « pli » de simple et de simplification est, bien sûr, le même « pli » que l'on vient de trouver en multiplication, en complexe et en compliqué. Et la deuxième acception du mot *fait*, **Fait 2**, c'est une abstraction généralisante ou catégorisante, établie et maintenue sur des critères scientifiques, une vérité provisoire et objective, reliée à d'autres réseaux de faits et faisant partie de systèmes et d'ensembles (croyances, théories...). Cette distinction Fait 1 / Fait 2 repose sur deux assumptions :

1. Le seul savoir digne de ce nom est systématique. *Knowledge is knowledge of order*. Tels quels, sans principe de pertinence ou trait commun, un tas de Faits 1 ne signifie rien, ne forme pas un ensemble, n'est pas motivé.
2. Le savoir systématique est nécessairement informé par mais supérieur aux Faits d'ordre 1.

2. Du latin *complexus*, participe passé de *complectere* : qui contient ou réunit plusieurs éléments différents. « Ideas thus made up of several simple ones put together I call complex » (Locke, 1690, vol. II, chapitre XII).

En partant de cette opposition Fait 1 / Fait 2, certains historiens des idées, et en particulier Mary Poovey (1998) ont élaboré la notion du *fait moderne* pour référer à un outil intellectuel qui a émergé dans le mouvement de rejet de la philosophie aristotélicienne ecclésiastique et scolastique à partir de la fin du 14<sup>ème</sup> siècle. Le *fait moderne* est l'unité épistémologique et rhétorique de base de la science, une unité qui relie les phénomènes spécifiques et observables aux généralisations qui servent à comprendre le monde qui nous entoure. Il est donc, par définition, nécessairement complexe. Typiquement, cette distinction et cet agencement F1 / F2 se manifestent dans un discours qui comporte deux systèmes de réalisation : un système d'expression mathématique et un système en langue naturelle – des chiffres et des lettres. Etudes démographiques, records cadastraux, recettes pharmaceutiques et alchimiques, recettes de cuisine et surtout détails d'échanges commerciaux et financiers, tous ces domaines de connaissance peuvent être représentés par ce double discours où s'articulent une tabulation numérique non-analytique (c'est-à-dire non-interprétative) et un commentaire en prose analytique (interprétatif). Dans mon livre de cuisine, je trouve d'abord une liste de quantités d'ingrédients, suivie des instructions. *Mutatis mutandis*, c'est la même chose en ce qui concerne un compte-rendu d'expérience chimique ou mon relevé de compte bancaire. Pourquoi ? Parce que si certaines conditions sont respectées, le *fait moderne* se prête à l'induction. À l'objection que le fait aristotélicien en faisait autant, les historiens répondent : « Pas du tout ». Chez Aristote, l'induction est une affaire de *smoke and mirrors*, de passe-passe, parce que le dogme aristotélicien des universaux présuppose les généralisations que l'induction est censée former et justifier. Pour Aristote, il n'y a pas besoin d'examiner le processus de passage des phénomènes spécifiques aux universaux, cela va de soi, parce que c'est dans la nature de la raison humaine de pouvoir reconnaître les qualités universelles dans les cas spécifiques. En gros, il n'y a pas besoin de méthodologie : pour Aristote, « les faits » (F1) étaient une question de sensation, d'expérience sensoriel et spécifique, mais le savoir, le vrai, « dépend de la reconnaissance de l'universel » et il n'y avait pas de pont conceptuel ou autre entre les deux.

C'est Francis Bacon, deux mille ans plus tard qui observe que les expériences ne coalisent pas de façon spontanée, que l'universel est une construction du philosophe (Zagorin, 1998). Mais comment procède-t-il ? En fait, le problème majeur de l'induction est soulevé par l'introduction de méthodes expérimentales, une approche complètement étrangère à la philosophie aristotélicienne : n'oublions pas qu'Aristote enseignait que les femmes (ces « hommes mutilés ») ont moins de dents que les hommes. De toute évidence, Mme Aristote n'avait pas souvent l'occasion d'ouvrir la bouche en sa présence, et Aristote lui-même ne se donnait pas la peine de l'observer.

Mais d'où vient ce Fait 2, moderne ? Et comment est-il devenu l'unité de base, le principe organisateur de la science, une position qu'il monopolisa pendant cinq

siècles, tout en élargissant progressivement ses domaines d'application, et qu'il conserve encore dans bon nombre de disciplines ? (Olson, 2008). Pour les historiens et les rhétoriciens, la source principale est claire : il s'agit de l'introduction de la comptabilité en partie double, qui consiste en une argumentation articulée autour de tabulations numériques et de commentaires. C'est là où l'on trouve les figures rhétoriques d'énumération, démonstration, argumentation qui font preuve du crédit – dans les deux sens, comptable et moral – du marchand en question. Ce qu'il vaut – sa crédibilité, son éthos – est un livre ouvert. Comme l'écrit Poovey (1998) : « La forme de l'argument, c'est l'argument. »

On attribue à Luca Pacioli (1445–1517), dans son *De Computis et Scripturis* (1494, cité par Poovey, 1998 : 54) l'introduction et la codification de la comptabilité en partie double. Pacioli était un moine, et il voulait démontrer que dans le monde créé par le bon Dieu, tout était équilibré, régulier, stable et que l'homme peut voir dans la symétrie et la proportion de la nature les preuves de l'existence d'un Dieu éternel, de sa sagesse et de sa providence. Le marchand qui avait une comptabilité en partie double saisissait cet aspect de la création dans la répétition des faits, dans l'équilibre entre entrées et dépenses, et en agissant ainsi, il se rangeait du côté des forces de l'ordre. Son crédit le rendait crédible, prouvait son honnêteté et justifiait ses bénéfices, démontrait son savoir-faire. Les effets étaient à la fois commerciaux et sociaux.

Il est tentant de poursuivre cette piste rhétorique et analogique – crédit, bénéfices, justification et intérêt, surtout, mais aussi équilibre, bilan et les opérations d'addition et soustraction<sup>3</sup> – mais notre place est limitée et il y a une question même plus importante à aborder : comment les chiffres ont-ils acquis la réputation d'être objectifs, neutres, non-interprétatifs, désintéressés ? Ou pour formuler la question de façon plus claire : comment les statistiques sont-elles devenues progressivement le *sine qua non* de la science ? De nouveau, la réponse se trouve dans l'étymologie : les statistiques sont littéralement les chiffres de l'État. Les marchands capitalistes des 15<sup>ème</sup> et 16<sup>ème</sup> siècles voulaient convaincre les rois que les décisions politiques et économiques devraient être prises en fonction de leur savoir, leur expertise (et pas par l'église ou les aristocrates propriétaires). Pour ce faire, il valait mieux adopter une attitude désintéressée, ou de préférence démontrer que telle ou telle décision était dans l'intérêt du roi et du pays. En Angleterre, cette pression sur la couronne était renforcée par les effets de la Guerre Civile. Et les économistes statisticiens (les pratiquants de l'« arithmétique politique ») et les fondateurs de la Royal Society ont formulé explicitement leur intention de privilégier un langage *mathematical* et une argumentation basée sur des chiffres et la quantification pour ne pas attiser de

3. Il serait également très intéressant d'explorer la relation historique et conceptuelle, la coïncidence, entre l'émergence et l'évolution du fait moderne, qui représente une espèce de standardisation épistémologique, et le processus de standardisation linguistique : même période pour certaines langues nationales européennes, même contingences et répercussions sociales et politiques... mais c'est pour une autre Journée d'études.

nouveau les querelles théologiques et politiques et les excès rhétoriques qui avaient amené le royaume à la catastrophe (Gribbin, 2005). Ironiquement, pour contourner le problème de l'induction – c'est-à-dire pour légitimer leurs analyses statistiques – ils ont dû eux aussi les faire approuver par le roi, un recours à la révélation, religieuse ou aristotélicienne, étant exclue d'avance. Finalement, on peut noter que les membres de la Royal Society soulignaient l'importance des marchands comme source de connaissances précisément parce que ceux-ci, n'étant ni philosophes ni *gentlemen*, étaient désintéressés : ils fournissaient les faits bruts que les membres de la Société Royale transformaient en faits modernes.

En effet, il est intéressant à noter que pendant la quasi-totalité de la période en question (du 15<sup>ème</sup> siècle à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle), la qualité sociale de l'observateur, expérimentaliste ou témoin – son rang – était un facteur majeur dans la reconnaissance et la légitimation des résultats. Le gentleman jouissait de la crédibilité de par la nature de son statut et c'était donc son commentaire, son analyse qui s'imposait, pas celle des mécaniques qui fabriquaient les outils expérimentaux, qui prenaient les mesures. (Tel était le cas, par exemple, de Robert Hooke, Secrétaire et « Curator of Experiments » de la Royal Society, dont la contribution à la science est de plus en plus souvent comparée à celle de Newton, son supérieur hiérarchique et son ennemi juré ; Jardine, 2004). C'était un peu comme dans les sociétés actuelles où le témoignage d'un homme vaut les témoignages de trois femmes. Pour changer cette façon d'établir les faits, donc, il fallait changer la société : il fallait exécuter Lavoisier. Autrement dit, même si nous savons où le fait moderne puise ses origines (à Venise, dans la comptabilité en partie double au 15<sup>ème</sup> siècle et dans le très long et lent débat entre les disciples d'Aristote et de Platon, d'un côté, et les nominalistes et les empiristes de l'autre), il ne faut pas croire qu'il s'imposait d'un seul coup du jour au lendemain, ni sur le plan théorique, ni sur le plan social. Il a fallu cinq siècles de réflexion et de débat, culminant dans le *Wissenschaftsstreit* allemand de la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle – et en fait le débat n'est toujours pas clos parce que le postmodernisme est avant tout une attaque contre le fait moderne.<sup>4</sup>

## 2. Trois cas d'études

Nous allons maintenant passer en revue trois disciplines qui ont tenté de représenter et d'expliquer les rapports entre cognition, personnalité et comportement, et langage et qui, il me semble, illustrent bien l'histoire du fait moderne et sa problématique. (Nous consacrerons plus de temps et de place à la première, persuadé que le lecteur saura extrapoler les lignes directrices de l'argument vers les deux qui suivent). Deux de ces disciplines, la physiognomie et la phrénologie,

---

4. Les noms de Foucault, Althusser, Feyerabend, Woolgar, et Bloor viennent à l'esprit. Kuhn (1962) reste un repère majeur, ainsi que Sokal et Bricmont (1997) et Shapin (2008), mais c'est l'œuvre de Bruno Latour qui forme la discussion la plus détaillée et systématique (Latour & Woolgar, 1979 ; Latour, 1988, 1996/2010).

sont généralement qualifiées de « pseudo-sciences » et la troisième, les styles d'apprentissage, est pour ainsi dire en sursis. Par rapport à la notion de la complexité, ce qui est important ce n'est pas simplement la justification ou la réfutation de ces jugements, c'est la carrière de chacune de ces disciplines, qui manifestent les mêmes trajectoires sociales et épistémologiques, y compris :

- une complexification progressive,
- un foisonnement terminologique
- et des ambitions territoriales menant à une implosion sur le plan scientifique.

### 2.1. La physiognomie de Johann Kaspar Lavater (1741–1801)

Lavater était un pasteur suisse charismatique : ses sermons attiraient de très grandes foules. Il était poète et patriote et s'opposa publiquement aux forces françaises pendant l'occupation de la Suisse. Il mourut des suites de blessures occasionnées par un sniper... Il jouissait d'une réputation internationale pour ses écrits – il a publié 130 livres – et recevait la visite des têtes couronnées, telle que l'Empereur Josef II et des intellectuels (Mme de Staël, Herder, Fox...). Il était charmant, courageux et casse-pied : son enthousiasme religieux illimité et sa monomanie scientifique a finalement fait fuir Goethe, pourtant son ami et admirateur.

Et il était physiognomiste (Lavater, 1775–1778, 1806–1809 ; Pearl, 2010 ; Percival & Tytler, 2005). Il croyait qu'il est possible de lire dans les aspects externes de l'individu – la morphologie et l'expression faciale surtout, mais aussi les gestes, la posture, la qualité de la voix – son caractère et sa personnalité, et ses qualités intellectuelles et morales.<sup>5</sup> Sa philosophie consiste en un mélange de *piétisme* et de *kalokagatheia*.

### 2.2. Le piétisme

Il s'agit d'un mouvement religieux né dans l'église luthérienne allemande au cours du dix-septième siècle et devenu très répandu pendant le dix-huitième. Il avait des points communs avec le Quakerisme et le Méthodisme, par exemple le rejet de tout cérémonial et du dogmatisme officiel et sa focalisation sur la vie intérieure, la subjectivité. Cette dernière caractéristique est importante dans ce contexte, parce qu'elle oriente le piétisme vers une approche émergente de l'individu, une approche psychologique, mais qui ne porte pas encore ce nom puisque justement le terrain

5. Souvent considéré comme l'« inventeur » de la physiognomie, Lavater héritait en fait d'une tradition millénaire, qui commence avec (pseudo-) Aristote (une version imprimée est parue en 1480) et passe parmi d'autres par Michael Scot (*Liber physiognomiae*, 1477), Giovanni Battista Della Porta (*De Humana Physiognomoniae*, 1586 ; *Coelestis Physiognomoniae*, 1603) et Albertus Magnus (*De Secretis Mulierum*, 1648). Les « physiognomateurs itinérants », des gitans qui pratiquaient chiromancie et physiognomie presque partout en Europe, sont arrivés en Angleterre en 1512. On attribuait aux jésuites tel que Athanasius Kircher et les membres de l'Inquisition un savoir et un « regard » physiognomiques exceptionnels.

est occupé par la théologie et la philosophie morale. C'est une proto-psychologie qui semble répondre à l'interrogation des lumières sur les sources et les origines du comportement humain sans tomber dans le matérialisme, sans renier l'existence de l'âme. Mais en érigeant la subjectivité en tant que principe fondamental de sa « science », Lavater se dispensait de tout souci méthodologique et de toute explication ou justification de ses jugements et analyses. Ceci étant le cas, il n'est pas étonnant qu'il légitime son approche en faisant appel à Aristote.

### 2.3. Le *kalokagatheia*

La doctrine du *kalokagatheia* (du grec *καλο-κ-αγαθεια*, *beauté – bonté*) repose sur la thèse que la beauté physique et la beauté morale vont nécessairement de paire, que « le dehors atteste du dedans » et que laideur et déformations physiques témoignent d'une décadence morale. La fragilité logique de cette croyance et son manque total de correspondance avec la réalité, n'a pas empêché certains philosophes et théologiens de trouver toute une série d'arguments en sa faveur, le plus important de loin – dans sa version christianisée – étant que Dieu ne saurait pas mentir : celles de ses créations qui sont belles sont bonnes. L'esthétique et l'éthique sont inséparables, les deux côtés de la médaille. Dans son ouvrage *Die Geschichte der Kunst des Alterums* (1764), l'historien d'art J-J. Winckelmann (1717–1768) a renoué avec les sources grecques en arguant, premièrement, que les principes esthétiques grecs – proportion, symétrie, régularité, équilibre, harmonie – étaient identiques à leurs qualités intellectuelles et que, deuxièmement, ils étaient susceptibles d'être exprimés en termes de règles : ainsi, un visage dont la longueur était égale à trois fois celle du nez et la largeur à deux fois serait beau et noble. Il serait difficile d'exagérer l'importance de l'influence du livre de Winckelmann sur la culture germanophone en général (Carhart, 2007 ; Watson, 2011) et sur Lavater en particulier.

### 3. Essor de la physiognomie

De son vivant, Lavater jouissait d'une réputation internationale qu'il devait principalement à la publication de son ouvrage *Physiognomische Fragmente zur Beförderung der Menschenkenntnis und Menschenliebe* (1775–1778),<sup>6</sup> Dans la période 1775–1875, au moins 150 éditions de son *magnum opus* furent publiées, une statistique étonnante pour une œuvre qui comprenait entre quatre et dix volumes et jusqu'à 500 gravures et dont le prix était donc très élevé. Les premières éditions de son ouvrage sont d'une beauté et d'une qualité époustouflantes, en partie parce elles contiennent environ 500 images, souvent empruntés aux plus grands graveurs :

---

6. Une version électronique de très bonne qualité est disponible gratuitement en ligne, faisant partie du magnifique « Patrimoine digital » de la bibliothèque de l'Université de Strasbourg. Toutes les illustrations incluses dans cet article en sont extraites. Les citations en langue française comprises dans ce texte viennent d'une édition traduite de 1806–1809, *L'Art de connaître les hommes par la physiognomie* (traduction de J-L Moreau de la Sarthe. Paris : L. Prudhomme, disponible dans la *Réserve précieuse* de la Bibliothèque de l'Université Libre de Bruxelles).

Dürer, Rembrandt Füseli, William Blake...<sup>7</sup> On en trouvera une sélection en annexe. Mais le style de sa prose est prolixe, prétentieux, autoritaire<sup>8</sup>. Un exemple :

*Voici un visage véritablement grand et placé dans le jour le plus favorable... examinez l'œil et le sourcil, ou ce nez si bien éclairé et si bien ombré, et chacune de ces parties deviendra seule le signe distinctif d'un jugement qui va jusqu'à l'intuition, d'un tact très-fin, et d'un goût épuré, pour qui la poésie a ses charmes. Ce front, cet œil lumineux et le contour de ce nez, indiquent un esprit d'ordre, ennemi de toute espèce de confusion. Ces parties supérieures du visage ne sont pas trop en harmonie avec le bas, qui est dessiné avec moins d'exactitude et de délicatesse. Observons en passant que cette dernière partie étant la plus molle et la plus mobile, est rarement rendue dans le dessin avec assez de vérité... Revenons à notre portrait. On croit entrevoir un peu de mauvaise humeur sur la lèvre, qui, dans son rapport avec le nez, annonce d'ailleurs une force concentrée, beaucoup de fermeté, et une grande richesse d'imagination. Ce visage est un de ceux dont le mérite supérieur sera mille fois aperçu par le physionomiste que par l'homme du monde. À n'en rien excepter, depuis l'arc du sommet jusqu'au bas du cou, je n'ai pas encore vu un seul être qui ait flatté autant mon sentiment physionomique, et qui soit plus capable de confondre l'observateur superficiel. Je suis sûr de mon fait, et je ne crains pas de me tromper, si j'avance qu'un jugement sain et net, qu'un sentiment poétique des plus exquis, qu'un noble courage et l'énergie qui fuit (?) l'héros se remissent dans ce caractère, et se peignent dans ce profil. (Lavater, 1806, Vol. VIII : 77, Pl. 481)*

Lavater ne justifie jamais ses affirmations, analyses et jugements et il passe tout le temps du coq à l'âne. Notez son titre *Fragmente* : c'est exactement de cela qu'il s'agit : Il annonce un chapitre sur les nez, mais après quelques lignes il aborde les expressions des bonnes sœurs, ensuite il parle des fronts des philosophes, les expressions des animaux, l'écriture, les vêtements – pour revenir sur quelques exemples d'oreilles intéressants... À d'autres moments, il parle de la voix et des rires, la forme des œufs, des roses, des aiguilles ou des aigles.

Toutefois, il faut noter qu'il existait un certain nombre d'éditions du type *Lavater de poche* ou *Lavater portable* qui ont connu un très grand succès commercial, puisqu'elles pouvaient être consultées sur le vif, c'est-à-dire dans la foule urbaine. En effet, d'après l'édition 1806 de *The Encyclopedia Britannica*, cet engouement pour la physiognomie était tel que de nombreuses personnes ne sortaient dans la rue que masquées ou voilées. Pendant toute la première moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, cette pratique continuait à fournir un sujet pour les dessins humoristiques. Les maîtresses de maison consultaient le livre de Lavater avant de sélectionner une petite bonne ou tout autre aide domestique. L'un des exemples les plus frappants de l'influence de la physiognomie de Lavater est fourni par Charles Darwin, dans son autobiographie. En décembre 1831, quand il s'est présenté au Capitaine Fitz-Roy du HMS *Beagle* au début de leur voyage historique de cinq ans qui a fourni les données et observations

7. Pendant une grande partie du 19<sup>ème</sup> siècle, son ouvrage servit de source de modèles et d'exercices pour les artistes en herbe, dont une bonne partie était constituée de bourgeois anglaises, pour qui dessiner de façon compétente était « an accomplishment » quasi-obligatoire (au même titre que jouer du piano, parler le français et broder).

8. Les travaux de Lavater n'ont pas échappé à toute critique. Déjà en 1778, G.C. Lichtenberg publiait une parodie dans laquelle il imitait son style prétentieux. Lichtenberg était l'un des principaux personnages de l'*Aufklärung*, athée et nain bossu, ce qui – on peut supposer – expliquerait son rejet total de la notion de *kalokagateia*.

sur lesquelles ses théories étaient basées, il ignorait à quel point sa présence à bord était menacée à cause de sa physiognomie :

*Afterwards, on becoming very intimate with Fitz-Roy, I heard that I had run a very narrow risk of being rejected, on account of the shape of my nose ! He was an ardent disciple of Lavater, and was convinced that he could judge a man's character by the outline of his features ; and he doubted whether anyone with my nose could possess sufficient energy and determination for the voyage but I think he was afterwards well-satisfied that my nose had spoken false. (Darwin, 1887)<sup>9</sup>*

Peintres et acteurs de théâtre consultaient les travaux de Lavater pour trouver les expressions et postures appropriés aux personnages et aux émotions qu'ils représentaient. Mais c'est dans le roman que l'on trouve les preuves les plus probantes de son influence. (Tytler, 1982). Pendant le 18<sup>ème</sup> siècle et la première partie du 19<sup>ème</sup> siècle, les descriptions des personnages même les plus importantes étaient minimales et souvent banales. Par exemple, l'éponymique Emma de Jane Austen est « handsome ». Un point, c'est tout.<sup>10</sup> Mais sous l'influence de Lavater, vers 1830, tout change : les « portraits composites » des sœurs Brontë<sup>11</sup>, Dickens, Hugo, Balzac et Zola occupent page après page. En voici un exemple relativement bref :

*And there I beheld a tall, lady-like figure, clad in black. Her face was towards me, and there was something in it, which, once seen, invited me to look again. Her hair was raven black, and disposed in long, glossy ringlets, as style of coiffure, rather unusual in those days, but also graceful and becoming ; her complexion was clear and pale ; her eyes I could not see, for being bent upon her prayer-book they were concealed by their drooping lids and long black lashes, but the brows above were expressive and well-defined, the forehead was lofty and intellectual, the nose, a perfect aquiline, and the features in general, unexceptional – only there was a slight hollowness about the cheeks and eyes, and the lips, though finely formed, were a little too thin, a little too firmly compressed, and had something about them that betokened, I thought, no very soft or amiable temper. (Anne Brontë, *The Tenant of Wildfell Hall* : 16)*

Il n'est pas exagéré d'affirmer que les idées de Lavater ont directement influé la façon dont le soi et les identités modernes se conçoivent et s'expriment, qu'elles ont fourni un discours et un répertoire interprétatifs pour décrire, catégoriser et construire les façons dont la personne se manifeste subjectivement et socialement,

---

9. Parmi les centaines de publications inspirées par les idées de Lavater, certaines focalisaient sur un aspect spécifique de la physiognomie – les yeux, les mains et ainsi de suite – et l'une des plus populaires, largement satirique, était celle de Eden Warwick (1848) *Nasology, or, Hints Towards a Classification of Noses*. Londres : Bentley, réimprimé en 2009 (dans un esprit humoristique, je crois) par BiblioBazaar et également disponible gratis en google ebook.

10. Austen est même capable de présenter tout un groupe dans quelques lignes :

*Mr Bingley was good-looking and gentleman-like ; he had a pleasant countenance, and easy, unaffected manners. His sisters were fine women, with an air of decided fashion. His brother-in-law, Mr Hurst, merely looked the gentleman ; but his friend Mr. Darcy soon drew the attention of the room by his fine, tall person, handsome features, noble mien... (Jane Austen, *Pride and Prejudice* : 7)*

11. Le mot *physiognomy* paraît dans tous les romans de trois sœurs Brontë (sept fois en dans *Jane Eyre*) (Riley, 2011). Mais, en commun avec d'autres romanciers, elles ont « le beurre et l'argent du beurre » : elles emploient le discours physiognomique, mais leurs narratifs dépendent souvent d'erreurs commises par leurs personnages dans leurs jugements physiques sur autrui.

se décline en fonction des multiples facteurs qui contraignent l'individu en tant que *zoon politikon*. Mais Lavater évitait – ou était incapable de – toute systématisation. Il répète sans cesse qu'il ne fait que débroussailler le terrain, qu'il attend quelqu'un pour y mettre un peu d'ordre, pour le rendre scientifique :

*...je ne promets pas de donner en entier l'immense alphabet qui servirait à déchiffrer la langue originale de la nature, écrite sur le visage de l'homme et dans tout son extérieur... cette différence extérieur du visage et de la figure doit nécessairement avoir un certain rapport, une analogie naturelle avec la différence intérieur de l'esprit et du cœur.*

L'affirmation se substitue pour le fait et l'observation et pour toute justification Lavater a recours à « une analogie naturelle » qui, comme il a indiqué dans la description citée plus haut « sera mille fois aperçu par le physionomiste que par l'homme du monde » parce qu'il est philosophe, et le philosophe reconnaît intuitivement l'universel.<sup>12</sup>

### **3.1. La phrénologie de F.J. Gall (1758–1828) et de G. Spurzheim (1776–1832) (Lanteri-Laura, 1993 ; Renneville, 2000)**

La théorie de la phrénologie a été conçue autour de 1800 par Franz Joseph Gall, mais le terme est la création de son assistant, puis rival et successeur, Gaspar Spurzheim (Gall parlait de la « craniologie »). Elle est basée sur le principe de la localisation des fonctions cérébrales (Gall & Spurzheim, 1810 : 19). D'après cette théorie, les « bosses » du crâne reproduisent les contours du cerveau<sup>13</sup> ; le cerveau est formé d'organes modulaires, et à chaque organe correspond une fonction, qualité ou trait mentale : plus tard, les phrénologues parlaient d'"instinct". Les positions et les dimensions de chaque organe peuvent être identifiées et mesurées par un spécialiste qui « lit » le crâne avec ses mains et avec des instruments adaptés pour ensuite livrer ses conclusions sur les caractéristiques psychologiques de son client. Le lecteur de cet article remarquera qu'il s'agit donc d'un discours relevant d'un processus de quantification suivi d'un commentaire descriptif et analytique.

12. Il est évident qu'un sujet aussi près de nous que l'expression faciale et corporelle a continué à nous fasciner bien au delà de la période où la physiognomie de Lavater fournissait le modèle de référence. Darwin avait lu Lavater, mais il n'acceptait pas son approche. Dans *The Expression of the Emotions in Man and Animals* (1872/1965), il cherchait les traces de notre passé, de notre généalogie biologique dans le comportement social et communicatif chez les primates, créant une version de la discipline que l'on appelle maintenant l'éthologie. Par exemple, notre habitude de lever nos sourcils en guise de salutation (*eyebrow flash*) viendrait de la façon dont les primates maximisent leur champ visuel. D'autres noms qui viennent à l'esprit dans ce contexte sont ceux de Konrad Lorenz, Irenäus Eibl-Eibesfeldt, Desmond Morris, Robin Fox, Lionel Tiger (je n'invente rien !). L'étude de l'expression faciale connaît une renaissance actuellement (cf. Perret, 2010) où la psychologie de la perception est appuyée par des ressources infographiques et statistiques. Pendant les années 1940–1960, Ray Birdwhistell propose une approche de la communication non-verbale qu'il nomme la kinésique : une analyse étique / émique, c'est-à-dire une transposition de la théorie et des méthodes du structuralisme (en gros, de la phonologie) vers la CNV. Les unités de base de cette approche étaient donc des kinèmes, identifiés sur la base d'un jeu d'oppositions, de paires minimales et ainsi de suite. C'était une approche rigoureuse, mais très limitée par les contraintes techniques. Le problème majeur en était le recueil et enregistrement et la transcription des données. (Birdwhistell, 1970)

13. Cette hypothèse est fautive et tout l'édifice phrénologique est bâti sur du sable.

Le titre du *magnum opus* de Gall, publié à Paris de 1822 à 1825 résume clairement l'approche et les objectifs des phrénologues :

*Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties, avec des observations sur la possibilité de reconnaître les instincts, les penchans, les talens, [sic] ou les dispositions morales et intellectuelles des hommes et des animaux, par la configuration de leur cerveau et de leur tête. Sur l'origine des qualités morales et des facultés intellectuelles de l'homme, et sur les conditions de leur manifestation.*

#### 4. Essor de la phrénologie

Gall donnait des cours de médecine à Vienne, et ses idées nouvelles lui valaient une notoriété considérable et l'opposition de l'église et de la cour, ses thèses matérialistes étant contraires à l'enseignement officiel sur l'âme et donc teinté d'athéisme et de l'immoralité. À la recherche d'un contexte social et intellectuel plus congénial, il s'installa avec Spurzheim à Paris. En dépit de la résistance d'une partie importante de l'établissement scientifique, dont Napoléon Buonaparte<sup>14</sup> et les membres de l'Institut, ils furent accueillis dans les grands salons philosophiques et littéraires et autorisés à donner des cours et des conférences jouissant d'un grand succès tout comme leurs séances de « lecture », ce qui leur a permis un niveau de vie assez aisé. En même temps, leur réputation grandissait à l'étranger, en Grande Bretagne et aux Etats-Unis en particulier, parce que leurs idées (surtout dans la version spurzheimienne) confortaient la notion raciste d'une hiérarchie des qualités mentales corrélée aux différences physiques et donc pouvaient être utilisées pour justifier le colonialisme et l'esclavage. (Quand Spurzheim mourut du typhus à Boston, ses nombreux admirateurs organisèrent des obsèques fastueuses. Son cerveau et son cœur furent conservés à la bibliothèque municipale.) À la différence de la physiognomie, la phrénologie fut rapidement institutionnalisée, avec des cours universitaires à Vienne, Paris, Londres et Edimbourg et des Associations professionnelles, des congrès et des revues spécifiques.

La reine Victoria et le Prince Albert ont organisé une séance de lecture pour leur fils prodigue « Bertie » avec Combe, le plus éminent des phrénologistes anglo-saxons dont le rapport écrit est un chef d'œuvre de fumisterie, confirmant systématiquement toutes les craintes et préjugés du couple royal. Le rapport du Dr Browne sur le crâne de Charlotte Brontë, souvent cité comme une preuve du bien-fondé de la phrénologie, ne résiste pas longtemps, à mon avis, à une analyse de discours forensique. Les premières lignes illustrent parfaitement l'art de la proposition qu'aucune femme victorienne normalement constituée ne peut refuser :

---

14. Joséphine de Beauharnais était parmi les très nombreuses clientes de Gall, à l'insu de Napoléon, qui trouvait que la physiognomie et la phrénologie relevaient du charlatanisme.

*Temperament for the most part nervous. Brain large, the anterior and superior parts remarkably salient. In her domestic relations this lady will be warm and affectionate. In the care of children she will evince judicious kindness, but she is not pleased at seeing them spoiled by over-indulgence. Her fondness for any particular locality would chiefly rest upon the associations connected with it. Her attachments are strong and enduring- indeed, this is a leading element of her character ; she is rather circumspect, however, in the choice of her friends, and it is well that she is so, for she will seldom meet with persons whose dispositions approach the standard of excellence with which she can entirely sympathise. Her sense of truth and justice would be offended by any dereliction of duty, and she would in such cases express her disapprobation with warmth and energy...*

Les romanciers employaient des indices phrénologiques – souvent mélangés avec des idées physiognomiques – pour orienter les interprétations et réactions de leurs lecteurs. L'une des scènes les plus dramatiques de toute la littérature victorienne est celle dans laquelle l'héros, Mr. Rochester, déguisé en gitane, lit le crâne de l'héroïne dans *Jane Eyre* de Charlotte Brontë. Et en 1829, Gio. Battista Balscopo (John Trotter ?) a publié une utopie, *Travels in Phrenologasto*, où toute décision légale, éducative et maritale est prise sur la base de critères phrénologiques.

La phrénologie a joué un rôle déterminant dans l'évolution de plusieurs disciplines : la criminologie (Lombroso en Italie et Bertillon en France) ; la neurologie et l'anthropologie, où c'est la *Société pour l'autopsie mutuelle* qui a fourni un site pour l'exploration et la discussion des idées matérialistes à l'abri de la réprobation sociale (Hecht, 2003). Cette société fut fondée le 19 octobre 1876 pendant une réunion de la Société d'anthropologie de Paris (créé par Paul Broca), sur la suggestion de Auguste Coudereau. Les autres membres fondateurs étaient Louis Asseline, Yves Guyot, Louis-Adolphe Bertillon (démographe), Abel Hovelacque (linguiste), Henri Thulié, Gabriel de Mortillet (archéologue), Charles Letourneau, Eugène Véron, André Lefèvre – et plus tard Léonce Manouvrier. Tous étaient anthropologues (dans le sens assez large de l'époque) et tous étaient athés et presque par définition, chaque membre de la Société à sa mort léguait son corps et surtout son cerveau à la science, c'est-à-dire aux membres survivants, qui pratiquaient ou assistaient à l'autopsie. D'autres personnes connues, telles que Gambetta, léguèrent aussi leur corps à la Société. Cette recherche de sujets célèbres était menée pour des raisons publicitaires, mais en même temps la focalisation sur les membres de l'élite orientait la Société vers l'eugénisme et le racisme – Georges Vacher de Lapouge étant le représentant le plus extrémiste de cette orientation. Manouvrier<sup>15</sup> a dû passer une grande partie de sa vie et de son travail à combattre et à infirmer ses thèses et ceux du Gustav le Bon, y compris leur thèse sur le cerveau féminin, soutenu par Broca : le cerveau de la femme est plus petit que celui de l'homme, et la femme est donc moins intelligente<sup>16</sup> :

15. Manouvrier était le meilleur scientifique parmi eux et a anticipé toute une série d'idées sociologiques, socio-psychologiques etc. sur ce que l'on appellera plus tard les représentations et la sociologie de la science.

16. Dans leur calculs statistiques, ils avaient oublié de prendre en compte le poids total corporel de leurs sujets, moins élevé chez les femmes : le cerveau de la femme a les mêmes dimensions qu'un homme de poids corporel égal.

on peut y substituer « homme blanc » / « homme noir », « de bonne famille » / « classe populaire » et arriver aux mêmes types de conclusions.

Les autopsies ont continué pendant des décennies, sans rien ajouter aux connaissances scientifiques, parce que les membres de la Société s'obstinaient à chercher les correspondances entre l'anatomie du cerveau et la personnalité. La circularité du raisonnement et de la méthodologie de la Société est patente : dans la plupart des cas, ils connaissaient bien le défunt et rédigeaient leurs rapports en fonction d'informations acquises préalablement à l'autopsie. Toutefois, leurs travaux n'étaient pas sans valeur scientifique : le principe de la localisation des fonctions cérébrales hérité de Gall et de la phrénologie a été confirmé par Paul Broca en 1861, par Carl Wernicke une décennie plus tard et Korbinian Brodman en 1906. Mais ces avancées ne devaient rien aux autopsies pratiquées sous l'égide de la Société d'après le paradigme conceptuel de la phrénologie. Celles-ci cherchaient les localisations de traits et de qualités présumés universaux et établis à l'avance : *Idéalité, Ordre, Beauté, Couleur, Forme, Calcul, Vénération, Bénévolaence, Espoir, Causalité, Langage, Émerveillement...*<sup>17</sup> Autrement dit, pour avancer, il fallait abandonner le fait aristotélien. Mais pour ce faire, il ne suffisaient pas d'adopter un discours quantification / commentaire (ce qu'ils ont fait), il fallait également créer les conditions d'observation et d'induction permettant d'établir des faits modernes, ce qu'ils n'ont pas fait.

Pour le grand public, la physiognomie et la phrénologie sont souvent confondues, mais il y a des différences importantes. La physiognomie part de la notion théologique de l'âme et tente d'expliquer comment ses activités et ses qualités rayonnent du dedans en les reliant de façon déterministe aux aspects physiques de la personne, conçue comme une identité unitaire. La capacité d'interpréter ces liens est un don artistique, romantique. Par contre, la phrénologie part de la physiologie du cerveau et dans la multiplicité des fonctions on entrevoit l'identité malléable et complexe de la modernité. Elle est conçue comme une science, une discipline médicale et anatomique, fondée sur un savoir spécialisé et pratiqué par des spécialistes qui peuvent intervenir sur leur client pour encourager ou décourager leur proclivités. Elle est donc mélioriste, éducative et thérapeutique.

## **5. Les styles d'apprentissage (styles cognitifs)<sup>18</sup>**

Passons à présent à la troisième discipline sur notre liste, les styles d'apprentissage. Cette fois, il ne s'agit pas d'une pseudo science à ranger avec la physiognomie, la phrénologie, la chiromancie, le mesmérisme, l'astrologie, le spiritualisme, la télékinésie ... mais d'une science véritable, moderne, rigoureuse

---

17. Cette liste n'est qu'une sélection. Il existe plusieurs répertoires ou nomenclatures. En général, ils consistaient d'environ une trentaine de fonctions : Gall 27, Spurzheim environ 35 (Liggett, 1974).

18. Pour des références bibliographiques détaillées, voir Duda et Riley (1990, 2010).

et respectueux des faits. Ou au moins, c'était ce que nous croyions, Richard Duda et moi, quand nous avons organisé le premier séminaire européen sur les Styles d'apprentissage à Nancy en avril 1987 sous l'égide de la Fondation européenne de la culture. Ce séminaire a réuni une quarantaine de linguistes, didacticiens et psychologues dans une ambiance optimiste et enthousiaste. Enfin, nous allions pouvoir prendre en compte la variation cognitive individuelle dans nos théories et nos pratiques touchant à l'apprentissage des langues.

## 6. Essor des styles d'apprentissage

À partir de 1960, un ensemble de facteurs sociaux a donné lieu à un intérêt accru dans le processus d'apprentissage, et aux approches didactiques caractérisées par une centration sur l'apprenant. (Ces facteurs sont passés en revue dans Gremmo & Riley, 1995 ; Duda & Riley, 2005.) La recherche d'un modèle d'apprentissage intégrant une dimension individuelle a tout naturellement amené les didacticiens vers l'anthropologie et la psychologie, disciplines où l'investigation de la variation cognitive personnelle et interculturelle a une longue histoire (Kuklick, 2007 : Stocking, 1968, 1987, 1992). S'en suivit une période de grand enthousiasme pour les styles d'apprentissage. Des associations ont été créées et des revues spécialisées établies. En dehors de la didactique, où il a été assimilé aux *Instructions officielles*, le concept était adopté et des instruments d'identification et de mesure élaborés, dans les services de « Ressources humaines » pour faciliter et rendre plus efficaces les processus de recrutement et de sélection, d'orientation, de *team-building*, de management... et il était largement utilisée par les non-psychologues pour expliquer de nombreux phénomènes psychologiques (intelligence, attitudes, personnalité...) et comportementaux. Le nombre de « styles » est passé d'environ 25 vers 1970 à 71 en 2004 et en même temps, le « territoire » couvert par l'étude des styles d'apprentissage a été agrandi pour inclure tout facteur qui puisse influencer de près ou de loin sur une situation d'apprentissage, y compris la température ambiante, l'éclairage, les chaises.

Dès le début de cette période, certains contestaient ce mouvement. Leurs critiques concernaient d'abord la pertinence pour l'apprentissage (des langues) de concepts et résultats de recherches menées sur la perception. Par exemple, les styles « Dépendance / Indépendance du champ » proposé par Witkin et al. (1971) étaient établis sur la base de tests visuels et leur extrapolation au domaine linguistique relève au mieux de corrélations statistiques souvent peu convaincantes ou contradictoires, ou de la métaphore. Mais dans la littérature didactique, c'est cette opposition qui est systématiquement présentée comme étant la plus valide de tous les « styles ». Progressivement, ces critiques ont été étendues et nous sommes arrivés à une situation paradoxale et gênante : à la différence des didacticiens, la vaste majorité de psychologues est agnostique en ce qui concerne l'existence de styles

d'apprentissage et rejettent les bases théoriques, la méthodologie et les résultats des didacticiens (Coffield et al., 2004 ; Ivie, 2009 ; Pashler et al. 2009 ; Peterson et al. 2009). Les raisons principales pour ce rejet sont le manque de théories ou de définitions fondamentales, la pléthore de termes, le manque de rigueur des mesures psychométriques et l'absence de groupes de contrôle, les projets de recherches « circulaires » (où, par exemple, l'existence de tel ou tel style est présupposée et les résultats attribués à ce style et à aucun autre facteur), le manque d'évaluation indépendante, des implémentations inappropriées et – l'accusation la plus grave – des affirmations abusives.

L'article de Peterson et al. est particulièrement intéressant dans ce contexte. Leur enquête, menée auprès de 94 membres du European Learning Styles Information Network, tous des chercheurs actifs dans le domaine, cherchait des points communs théoriques, terminologiques et méthodologiques parmi eux. Leur étude détaillée, quoique rédigée sur un ton très neutre, a révélé une telle diversité à tous les niveaux que les enquêteurs sont très pessimistes quant à la possibilité d'arriver à un cadre et un discours disciplinaire cohérent même dans ses plus grandes lignes. Et les enquêteurs et les enquêtés s'inquiétaient particulièrement au sujet de la validité des tests et de leur commercialisation, souvent accompagnée par des affirmations qu'il est impossible de vérifier parce que les résultats ne sont pas publiés. Néanmoins, les auteurs remarquent que la plupart des chercheurs ne remettent pas en question leur pratique :

*While there is... strong awareness of criticisms and concerns over terminology and measurement, there appears to be little resolve to address them. (Peterson et al., 2009 : 518)*

Peterson et al. se demandent pourquoi, dans ces circonstances, les enquêtés persistent dans leur recherche. La réponse la plus fréquente, qu'ils espèrent améliorer leur méthodologie et les résultats de leurs activités pédagogiques, est difficile à réconcilier avec les résultats publiés par Coffield et al. (2004), qui ont passé en revue 13 modèles de styles d'apprentissage pour conclure qu'il fallait adopter une attitude de « healthy skepticism » concernant leurs implications et applicabilité pédagogiques. Ils ne rejettent pas la notion de style, mais sont très critiques concernant l'absence d'une théorie cohérente, la mauvaise qualité des instruments psychométriques, l'absence de liens établis entre tests et applications, la sur-commercialisation et des chercheurs (*self-promoting and affirming* ?).

## **7. Synthèse et discussion**

Nous nous approchons de la fin de cette petite excursion dans l'histoire des idées. Quels sont les points communs et les différences principales entre les trois

mouvements intellectuels que nous venons de passer en revue, et y-a-t-il des leçons à en tirer ?

Le premier point commun, certainement le plus frappant, c'est que tous les trois, ces mouvements ont suivi une même trajectoire, une carrière en forme de parabole : un départ fulgurant, une reconnaissance scientifique et populaire impressionnante pendant plusieurs décennies et puis une chute et un rejet brutal.

Un deuxième point commun : le mouvement est toujours porté par une ou deux personnes charismatiques au début et puis par un groupe de disciples. Le mouvement a ses textes fondateurs, sa « bible », par exemple Lavater (1775) ou Gall et Spurzheim (1810–1818). Tous ont la foi et ils sont insensibles aux contre-arguments ce qui produit en même temps un éloignement progressif de la psychologie académique et professionnelle et ils sont de plus en plus isolés. On se moque d'eux mais – et c'est un effet sociologique connu – leur identité et leur foi s'en sortent renforcées, même s'ils sont de moins en moins nombreux.

En troisième lieu, on peut noter une espèce de « mégalomanie territoriale » : on voulait expliquer tout et n'importe quoi sur la base par exemple de la physiognomie : qualités morales et intellectuelles, personnalité, écriture, coiffure, la mode vestimentaire, les animaux et même les objets inanimés... Même chose pour la phrénologie et les styles d'apprentissage : opérations cognitives, personnalité et attitudes, occupations et préférences, choix de partenaires, température ambiante...

Cette évolution disciplinaire est accompagnée par l'émergence d'un nouveau type d'expert qui peut expliquer notre intériorité et qui contribue à un foisonnement terminologique et de sous-types. Le discours de l'expert est caractérisé par une absence de définitions claires et consensuelles et en même temps un refus de remettre en question les fondements de la discipline en question en dépit d'un manque de résultats ou, pire, le rejet systématique de résultats qui n'allaient pas dans le sens « positif » et l'extrapolation de résultats non-reproductibles et limités vers des généralisations discutables. Ce discours « technique » peut déguiser une vulgarisation hâtive, souvent alliée à des intérêts commerciaux : par exemple, les coûteuses séances de « crâniologie » ou la vente d'instruments d'identification et de mesure de styles d'apprentissage et la professionnalisation de services de consultation, de recrutement. Et cette commercialisation et cette professionnalisation aboutissent maintenant souvent dans un refus de mettre les faits sur lesquels ces produits sont basés dans le domaine public (la raison principale de l'éloignement de la psychologie académique.) Ceci est très intéressant dans le contexte d'une discussion de la complexité, parce que l'on voit là un paradoxe fondamental : la vulgarisation implique une simplification, mais si je veux vous vendre mon expertise, il faut rendre les choses plus complexes, au moins en matière de vocabulaire.

Finalement, il serait légitime de demander si le type de trajectoire esquissé ci-dessus à propos de la physiognomie, la phrénologie et les styles d'apprentissage

est spécifique et limité à ces trois disciplines, ou s'il peut être décelé ou identifié ailleurs. Au risque de m'attirer les foudres de leurs adhérents, et, je dois l'avouer, au risque plus grave de trivialisier des enjeux scientifiques et linguistiques importants, je proposerais les trois théories suivantes comme des candidats sérieux : le freudisme, l'hypothèse Sapir-Whorf et la grammaire générative-transformationnelle<sup>19</sup> (telles qu'elles ont été vulgarisées ; cf. Joseph, 2002.) Dans chacun de ces trois cas, nous retrouvons le cycle *découverte scientifique majeure / engouement populaire / désuétude* et les mêmes caractéristiques méthodologiques et conceptuelles : fondements infalsifiables ou axiomatiques, recours à la subjectivité, foisonnement terminologique, manque de définitions et de principes de pertinence, absence de résultats positifs ou rejet péremptoire de contre-arguments. En gros, et en dépit de l'emploi de symboles techniques, les « faits » présentés dans ces contextes relèvent plutôt de l'approche aristotélicienne que de la science moderne.

Il est tentant de chercher une explication générale pour ce phénomène quand même intrigant : six projets qui présentent des profils épistémologiques et historiques non pas identiques bien sûr, mais très similaires. Tentant, mais probablement trop ambitieux : une explication monocausale d'événements et d'idées aussi complexes serait nécessairement réductive et simpliste. Toutefois, pour l'historien des idées, une piste se dessine : chacun de ces projets postule l'existence d'un facteur mystérieux caché qui motiverait la pensée et le comportement de l'individu à son insu, mais accessible à une personne douée d'un talent ou d'un savoir recherché : l'âme et la *kalokagathia*, la morphologie du crâne et du cerveau, le style cognitif, l'id inconscient, la lexicoculture, le gène du langage, la structure profonde et la compétence du locuteur natif abstrait<sup>20</sup>. Le désir de comprendre la subjectivité et l'expérience personnelle et l'émergence de l'identité individuelle malléable, nés du Romantisme et sources principales de l'épistémologisation de « la Psychologie » en tant que discipline à part entière, a mené à l'exploration de toutes une série de pistes, incluant mais non limitées aux projets discutés ci-dessus.

### **Conclusion : Ockam's Razor, le principe de la parcimonie**

Dans cet article nous avons examiné plusieurs projets intellectuels dont le degré de complexité, tel qu'il est manifesté par le vocabulaire technique et le nombre d'entités ou de catégories, dépasse le niveau strictement nécessaire et justifié par les faits. Cette tendance est due, en partie au moins, au non-respect des conditions logiques et méthodologiques requises pour un processus d'induction légitime et

---

19. Cf. Joseph (2002) pour une excellente histoire analytique du décalage entre la forme originale de ces théories et leur réception et interprétation.

20. Joseph (2002) se demande même s'il y a un lien entre les théories linguistiques de Chomsky et ses théories politiques. D'un côté, l'individu sous l'influence du gène linguistique qui programme son comportement à son insu : de l'autre côté, le public manipulé par l'idéologie et la propagande des organismes militaires, financiers, gouvernementaux.

opérationnel et peut être expliquée, en partie au moins, par la survie dans la culture scientifique de vestiges de la pensée aristotélicienne, en particulier la notion que les faits peuvent être établis sur la base d'universaux aperçus par un individu doué.

Guillaume d'Ockam (1288–1348) était un philosophe nominaliste qui niait l'approche aristotélicienne et platonique de la réalité. Cette réalité, essentiellement un ensemble d'universaux, était postulée sur la base de l'existence de mots « généraux », mais, dit Occam, l'existence d'un mot n'est pas preuve de l'existence de l'entité qu'il nomme. Plutôt que de proposer des catégories et des qualités de plus en plus nombreuses pour lesquelles on n'a aucune évidence, il vaut mieux se limiter aux observables : le langage, la pensée et l'expérience.<sup>21</sup> « *Pluralitas non est ponenda sine necessitate* » : « Ne postulez pas la pluralité sans nécessité » ou « Il ne faut pas multiplier les entités sans nécessité. » C'est le principe de la parcimonie : dans la mesure du possible, donnez priorité à la simplicité, de deux théories, préférez systématiquement la plus simple.

---

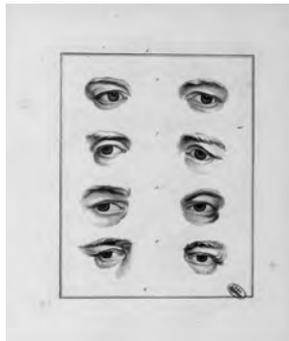
21. Du coup, la route vers l'empirisme et la psychologie est ouverte. C'est le langage qui nous fournit les symboles nécessaires à la pensée et les universaux n'ont aucune valeur en dehors de la pensée individuelle. Comme disait Hobbes quelques siècles plus tard, « *Ratio est oratio* ».

## ANNEXE

Quelques exemples extraits de :

Lavater, J.K. (1775–1778). *Physiognomische Fragmente zur Beförderung der Menschenkenntnis und Menschenliebe* (Vols. 1-4). Leipzig.









## BIBLIOGRAPHIE

- Birdwhistell, R. (1970). *Kinesics and context*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Burke, P. (2000). *A social history of knowledge: From Gutenberg to Diderot*. Oxford: Blackwell.
- Carhart, M.C. (2007). *The science of culture in enlightenment Germany*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Chadwick, O. (1975). *The secularization of the European mind in the nineteenth century*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Coffield, F., Eccleston, K., Hall, E., Meagher, N., & Mosely, D. (2004). *A systematic and critical review of the literature on learning styles and pedagogy in post-16 learning*. Londres: Learning and Skills Development Agency.
- Darwin, C. (1887/1958). *The autobiography of Charles Darwin 1809–1882. With the original omissions restored. Edited and with appendix and notes by his granddaughter Nora Barlow*. Londres: Collins.
- Duda, R., & Riley, P. (Dir.). (1990). *Learning styles*. Nancy: Presses Universitaires de Nancy.
- Duda, R., & Riley, P. (2011). Learning styles. In M. Byram (Ed.), *Routledge encyclopedia of language teaching and learning* (2<sup>e</sup> édition). Londres: Routledge.
- Gall, F.G., & Spurzheim, G. (1810–1819). *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*. Paris : Schoell.
- Gall, F.J. (1822–1825). *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties, avec des observations sur la possibilité de reconnaître les instincts, les penchans, les talents, ou les dispositions morales et intellectuelles des hommes et des animaux, par la configuration de leur cerveau et de leur tête. Sur l'origine des qualités morales et des facultés intellectuelles de l'homme, et sur les conditions de leur manifestation*. Paris : A. Boucher.
- Gribbin, J. (2005). *The fellowship: The story of the Royal Society and a scientific revolution*. Londres: Penguin.
- Gremmo, M-J., & Riley, P. (1995). Autonomy, self-direction and self-access in language teaching: The history of an idea. *System*, 23(2), 151-164.
- Hecht, J.M. (2003). *The end of the soul: Scientific modernity, atheism and anthropology in France*. New York: Colombia University Press.
- Ivie, S.D. (2009). Learning styles: Humpty Dumpty revisited. *McGill Journal of Education*, 44(2), 177-192.

- Jardine, L. (2004). *The curious life of Robert Hooke*. Londres: Harper Perennial.
- Joseph, J. E. (2002). *From Whitney to Chomsky: Essays in the history of American linguistics*. Philadelphia: John Benjamins.
- Kuklick, H. (Ed.). (2007). *A new history of anthropology*. Oxford: Blackwell.
- Kuhn, T. (1962). *The structure of scientific revolutions*. University of Chicago Press.
- Latour, B. (1988). *La vie de laboratoire : La production des faits* (M. Biezunsky, Trad.). Paris : La Découverte. (Ouvrage original publié en 1979 sous le titre *Laboratory life: The social construction of scientific facts*. Beverly Hills: Sage Publication).
- Latour, B. (2010). *On the modern cult of the factish gods* (C. Porter & H. Mc Lean, Trad.). Durham, NC: Duke University Press. (Ouvrage original publié en 1996 sous le titre *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*. Le Plessis-Robinson : Sytélabo / Éditions les empêcheurs de penser en rond.
- Lanteri-Laura, G. (1970/1993). *Histoire de la phrénologie : L'homme et son cerveau selon F.J. Gall*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Lavater, J.K. (1806–1809). *L'art de connaître les hommes par la physiognomie*. (J-L. Moreau de la Sarthe, Trans.) (Vols.1-10). Paris : L. Prudhomme (Bibliothèque de l'ULB, Réserve précieuse).
- Lavater, J. K. (1775–1778). *Physiognomische Fragmente zur Beförderung der Menschenkenntnis und Menschenliebe*. (Vols. 1-4). Leipzig: Bey Weidmanns Erben und Reich, und Heinrich Steiner und Compagnie.
- Liggett, J. (1974). *The human face*. Londres: Constable.
- Locke, J. (1975). *An essay concerning human understanding*. (P.H. Nidditch, Ed.) Oxford: Clarendon Press. (Texte établi d'après la 4<sup>e</sup> éd. de 1700.)
- Olson, R.G. (2008). *Science and scientism in nineteenth-century Europe*. Chicago / Urbana: University of Illinois Press.
- Pacioli, L. (1494). *Summa de arithmetica, geometria, de proportioni et de proportionalita. De computis et scripturis*. Venise.
- Pashler, H., McDaniel, M., Rohrer, D., & Bjork, R. (2009). Learning styles: Concepts and evidence. *Psychological Science in the Public Interest*, 9, 105-119.
- Peterson, E.R., Raynor, S.G., & Armstrong, S.J. (2009). Researching the psychology of cognitive style and learning style: Is there really a future ? *Learning and Individual Differences*, 19, 518-523. Récupéré de [www.elsevier.com/locate/lindif](http://www.elsevier.com/locate/lindif)
- Pearl, S. (2010). *About faces: Physiognomy in nineteenth-century Britain*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

- Percival, M., & Graeme, T. (Dirs.). 2005). *Physiognomy in profile: Lavater's impact on European culture*. Newark: University of Delaware Press.
- Perrett, D. (2010). *In your face: The new science of human attraction*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- Poovey, M. (1998). *A history of the modern fact: Problems of knowledge in the sciences of wealth and society*. Chicago: University of Chicago Press.
- Renneville, M. (2000). *Le langage des crânes: Une histoire de la phrénologie*. Paris : Sanofi-Synthélabo.
- Riley, P. (2007). *Language, culture and identity: An ethnolinguistic perspective*. Londres: Continuum.
- Riley, P. (2011). Not just a pretty face: Physiognomy, phrenology and the novels of the Brontë sisters. Communication présentée au Annual Meeting of the Brontë Society, Brussels.
- Riley, P., & Duda, R. (2005). Autonomy, past and present. In E. Usò-Juan & M-N. Ruiz-Madrid (Dirs.), *Pedagogical reflections on learning languages in instructed settings* (pp. 48-61). Newcastle: Cambridge Scholars.
- Shapin, S. (2008). *The scientific life: A moral history of a late modern vocation*. Chicago: University of Chicago Press
- Sokal, A., & Bricmont, J. (1997). *Impostures intellectuelles*. Paris : Odile Jacob.
- Stocking, G. (1968). *Race, culture, and evolution*. New York: Free Press.
- Stocking, G. (1987). *Victorian anthropology*. New York: Free Press.
- Stocking, G. (1992). *After Tylor: British social anthropology, 1888-1951*. Madison: University of Wisconsin Press.
- Tytler, G. (1982). *Physiognomy in the European novel: Faces and fortunes*. New Jersey: Princeton University Press.
- Watson, P. (2010). *The German genius: Europe's third renaissance, the second scientific revolution and the twentieth century*. Londres: Simon and Schuster.
- Witkin, H.A., Ultman, P.K., Raskin, E., & Karp, S.A. (1971). *A manual for the embedded figures test*. Palo Alto: Consulting Psychologists Press.
- Zagorin, P. (1998). *Francis Bacon*. Princeton: Princeton University Press.